

DALI ET LA PSYCHANALYSE

Freud et la psychanalyse

À l'instar des autres surréalistes, Dalí se passionna pour les travaux récents de la psychanalyse dans laquelle il trouva une base scientifique à ses recherches picturales sur ses fantasmes et ses délires. Il se piqua un temps de participer à la recherche théorique et publia quelques textes. Il chercha longtemps à rencontrer Sigmund Freud, ce fut enfin possible grâce à leur ami commun Stefan Zweig à Londres en 1938. Dalí raconte avec humour cet entretien où il tente de présenter ses travaux scientifiques à un Freud vieilli et malade qui ne remarqua de Dalí que son aspect extérieur, il dit à Zweig : « Je n'ai jamais vu aussi parfait prototype d'Espagnol. Quel fanatique ![4] »

L'œuvre de Salvador Dalí

Dalí et le monde de la publicité

Salvador Dalí n'a pas hésité à s'immerger dans la culture populaire à travers la publicité, pour laquelle il a créé des couvertures de magazines américains comme The American Weekly, Vogue, Town & Country, des pochettes de disques et a travaillé pour les collants Bryans Hosiery, la bouteille Perrier, pour Alka Seltzer, pour Datsun et surtout il a joué dans l'inoubliable spot à l'humour décalé « Je suis fou, du chocolat Lanvin ! ».

Dans l'autre sens, Salvador Dalí a utilisé la publicité dans ses œuvres, tout en y intégrant des clins d'œil à la psychanalyse ou aux travaux sur la relativité, par exemple : Projet interprétatif pour un bureau étable, bébé Pervers polymorphe de Freud, Appareil et la main, La Madone de Raphaël à la vitesse maximum. Salvador Dalí a aussi utilisé et détourné les techniques manipulatoires de la publicité pour réaliser son autopromotion dans le journal satirique Dalí News.

La symbolique de Dalí

Le Pain

Dalí, tout au long de sa visite au supermarché, a entretenu une discussion obsessionnelle avec un vendeur sur le pain. Sa devise lui est venue de l'expression légendaire: Du pain, du pain, toujours du pain, rien que du pain. S'inspirant du rituel liturgique de la communion chrétienne, grâce auquel le corps et le sang du Christ se transforment en pain eucharistique, en l'hostie consacrée que le prêtre offre aux fidèles pendant le sacrifice de la Messe ; la machine pensante Dalínienne, se meut toujours avec le désir de matérialiser des idées et des fantaisies à caractère délirant, il réalisa la transmutation du pain comme la clé du fonctionnement symbolique de son esthétique, en la faisant devenir la Grande Métaphore du processus de métaphorisation qui constitue son univers paranoïaque-critique. Si dans notre culture gastronomique le concept du pain connote tout ce qui sert en général à la nourriture quotidienne (« notre pain de chaque jour ») et que son image se trouve traditionnellement liée à la constellation de l'imaginaire collectif en relation avec le réseau de significations qui renvoient à « nutrition », « subsistance », « utilité »; à l'inverse, Dalí a inventé La Société du Pain avec laquelle, à l'aide de ses poétiques provocations, après un délire total, il proposait la subversion plastique-symbolique de cet objet comestible pétri de farine et d'eau et doré au four à

bois. Dalí résume le programme « pain » qu'il avait pétri avec ses mains : « Cette chose si bonne au goût que je mange la pate crue ! » En somme, Dalí voulait projeter le pain de sa fenêtre pour que tout le monde puisse goûter sa saveur exquise!

Clés

La clé est un objet d'utilité symbolique qui apparaît souvent dans les différentes mythologies. Dans la mythologie Dalínienne, il y a un grand jeu autour des clés qui nous invite à accéder aux chambres secrètes de son univers singulier et à explorer les trésors qui s'y cachent. Les siestes de **Salvador Dalí** avec la clé sont légendaires et rappellent celles que faisaient les moines de Tolède. Il mettait une assiette sur le sol, s'asseyait sur une chaise, de la manière la plus inquisitoriale qui soit, avec une clé à la main. Pendant qu'il dormait, la clé tombait dans l'assiette et, automatiquement, il se réveillait alors qu'il avait toujours dans les yeux les visions énigmatiques des songes de son sommeil réparateur. Comme cette clé des siestes tolediennes, les clés de l'iconographie Dalínienne nous permettent d'ouvrir les portes du labyrinthe au centre duquel on trouve les clés secrètes qui donnent accès à son Royaume Imaginaire où, d'ici à l'éternité, il nous invite à déchiffrer une énigme délirante et sans fin.

Fourmis

Salvador Dalí était un grand passionné des mouches qu'il considérait comme l'insecte paranoïaque-critique par excellence, cependant il exprimait une aversion atavique pour les fourmis. Lorsqu'il était petit, il vit une fourmi dévorer un lézard en état de décomposition. Plus tard, déjà adolescent, dans ses rites de sublimation de l'angoisse et de l'exorcisme de la mort, il avait l'habitude de se risquer à regarder une caisse pleine de fourmis illuminées par des gouttes phosphorescentes afin de conjurer le funeste Destin. Ainsi, ses insectes, emblème de Cérès, restèrent associés à l'image de la mort et c'est pour cela que l'apparition des fourmis tout au long de son œuvre transmet une connotation lugubre. Dalí, toujours ambivalent, a incorporé à son univers boulimique le beau qui l'exaltait mais aussi le sinistre qui l'horrifiait et il Dalínisa aussi bien ses craintes que ses phobies, sentiments qui étaient, pour lui, inextricablement liés. Pour lui, la répugnance est une sentinelle qui reste très proche de nos plus profonds désirs. Pour preuve, une procession de minuscules et frénétiques fourmis parcourt toute son œuvre, pullulant à travers ce saisissant, extravagant et singulier camembert paranoïaque-critique qu'est l'espace temps Dalínien.

Oursin de mer

Pour **Salvador Dalí**, l'oursin de mer (avec son hémisphère, protégé par un squelette de calcaire, formé par des plaques polygonales et couvert d'épines articulées, avec la bouche au milieu de la face inférieure et l'arrière train dans la partie supérieure) c'est un microcosme parfait modelé à l'image du décaèdre. Pour lui, quand à travers l'eau agitée de la mer, il admirait le rythme anesthésiant et silencieux des oursins; dans le paroxysme de sa vision, il les imaginait comme la représentation même de l'Univers. Dans sa vie quotidienne, Dalí vivait entouré de squelettes d'oursin, tous avec leur jolie et délicate armure à fleur de « chair de poule », situés sur les étagères des murs blancs de son labyrinthe résidentiel de Port Lligat où il se réfugiait avec Gala loin des mondanités. Lors de ses banquets, les oursins ne manquaient pas non plus. Dans un premier temps, il

les considérait comme l'adrénaline la plus appropriée pour déclencher systématiquement un délire ; par ailleurs, dans différentes cultures, ils symbolisent la force vitale et le principe fondamental.

Piano

Quand **Salvador Dalí** était petit, le piano à queue était un instrument de musique réservé aux bourgeois. Aussi, dans son désir d'imiter les cercles d'aristocrates distingués, il le disposa dans ses manoirs à la vue de tous comme un symbole emblématique de son appartenance à une conception bourgeoise et spécifique de la « Haute Culture ». Pour le jeune **Salvador Dalí**, cet honorable instrument de musique connotait la putréfaction qui émanait de la sarment qui pour lui représentait « l'Art » décadent mis au service de l'Ordre Culturel répressif d'une société réactionnaire qu'il voulait, dans son désir subversif, à la fois tester et éradiquer. C'est à partir de là que vont se préciser chez **Salvador Dalí** de fortes pulsions sadiques pour le piano à queue. Ainsi, par exemple, les couvercles de ses pianos à queue apparaissent décorés avec des ânes dotés d'énormes mâchoires en état de décomposition ou bien des têtes de mort atmosphériques sodomites avec de larges os et des orbites vides et démesurés violant sauvagement les pianos par le clavier ou de l'intérieur émergent des fontaines nécrophiles dont ruisselle un liquide létal ou de ses touches bleutées et brillantes apparaissent soudain une série décroissante de petits cercles jaunes phosphorescents encadrant le visage de Lénine.

Éléphant

L'éléphant est l'animal terrestre le plus grand qui existe de nos jours. Dans la tradition hindou, les éléphants, étant donné leurs éléphantiques extrémités inférieures, sont les cariatides de l'univers. Cet animal mythique, symbole de la force démesurée et de la monture des rois, possède paradoxalement, dans l'univers de **Salvador Dalí**, des pattes extrêmement longues et voyage au trot, avec une ondulation constante et convulsive, transportant un obélisque sur le dos avec les emblèmes papaux, comme les éléphants de Bernini ; tandis qu'ils se caressent à l'aide de leur trompes tels les éléphants de Montaigne. Dans le domaine de la zoologie fantastique Dalínienne, ces éléphants, graves et minces à la fois, aux pattes filiformes, sont le résultat d'une zoosynthèse surréaliste dont l'anatomie chimérique se combine en différentes espèces d'animaux : des pachydermes jusqu'aux arachnides, en passant par les oiseaux mouches. En somme, un animal fabuleux particulièrement approprié pour que l'on puisse monter sur son dos et s'aventurer à parcourir à grandes échasses, les paysages surréalistes de la géographie Dalínienne.

Carolineta

Carolineta était le tendre diminutif familial d'une tante-cousine éloignée de **Salvador Dalí** qui mourut d'une méningite à l'âge de 24 ans. **Salvador Dalí**, de 10 ans son cadet, continua de se souvenir de cette douce femme vêtue de blanc qui sautait toujours à la corde, qu'il vit apparaître, lorsqu'il était petit, un jour ensoleillé sur la plage enchantée de Roses. Et ce souvenir infantile gravé dans sa mémoire, il le recréa, de manière obsessionnelle, à travers une série d'images de prédictions spirituelles dans lesquelles le pressentiment de cette apparition fantasmagorique se propage comme un écho

morphologique pour qui la gracieuse silhouette de Carolineta, se dédouble constamment, se métamorphose et se fond en une cloche, dont le tintement inaudible annonce le réveil de Carolineta de son funeste sommeil et le moment précis de son retour éternel.

Divers

Avida Dollars

Les artistes avant-gardistes du vingtième siècle ont toujours dissimulé leurs liens étroits avec le marché capitaliste de l'art. En revanche, **Salvador Dalí**, qui adorait aller à contre-courant, a toujours fait étalage de sa passion pour l'argent. Et ainsi, lorsque André Breton, le père du surréalisme, voulut le dénigrer en le caractérisant de « avida dollars », sobriquet résultant de la transposition anagrammatique des lettres « **Salvador Dalí** », celui-ci prit à son compte ce surnom, dans le but de provoquer et le convertit en l'un de ses symboles les plus significatifs, de telle façon qu'il fait désormais partie de sa « légende dorée ».

En réplique à André Breton, **Salvador Dalí** répliqua que sa prudence lui conseilla dans son adolescence de devenir autant que possible « légèrement multimillionnaire ». Plus tard, revenant sur cette affaire, il dit « Ce fut André Breton, pour piquer à vif mon attirance pour l'or, qui inventa cet anagramme... Il croyait ainsi mettre au pilori mon admirable nom, mais il n'a rien fait d'autre que composer un talisman... L'Amérique m'a accueilli comme l'enfant prodige et m'a couvert de dollars... L'or m'illumine et les banquiers sont les suprêmes prêtres de la religion Dalínienne. »

Si la majeure partie des mortels travaille pour gagner de l'argent, **Dalí** voulait gagner de l'argent pour pouvoir travailler son art. Pour cela, il décida de s'entourer d'une cohorte de princes et de multimillionnaires qui, en se disputant ses œuvres, firent monter sa cote de façon inimaginable, et depuis lors, il n'a pas cessé de pleuvoir sur **Dalí** une sorte de pluie divine de Danae sous forme de diarrhée de dollars inépuisable qui lui permit de faire ce dont il avait envie. De cette façon, avec cette apothéose dalínienne du dollar, il voulut imiter le vieux désir alchimiste de transformer une vile matière en or. Cependant, même si André Breton avait raison, **Dalí** avait senti avant tous l'avènement de la culture de masse et avait su, en virtuose, être un des premiers à en profiter.

Anecdotes sur Salvador Dalí

Il fut demandé à **Salvador Dalí** de réaliser une œuvre sur une vitrine d'un magasin new-yorkais afin de lancer une nouvelle marque de parfum appelée « Fracas ». Le jour du lancement, **Salvador Dalí** n'avait toujours pas réalisé l'œuvre demandée. A son arrivée, il lança un pavé dans la vitrine du magasin.

Un jour, à Paris, alors qu'il habitait l'Hôtel Meurice, rue de Rivoli, **Salvador Dalí** convoqua la presse. Dans sa suite se trouvaient préparés des sacs en papier contenant des peintures liquides. **Salvador Dalí**, solennellement, ouvrit la porte-fenêtre, s'avança sur le balcon et jeta les sacs de peinture sur les voitures en stationnement : la peinture « Explosion » venait de naître.

En 1955, **Dalí** accepte de donner une conférence à la Sorbonne. Il crée l'événement en arrivant en Rolls-Royce jaune et noire, remplie de choux-fleurs qu'il distribue en guise d'autographes !

André Breton, excédé par le mercantilisme de Salvador Dali, l'a surnommé 'Avida Dollars', féroce anagramme du nom du peintre !

(Anecdotes tirées en partie du livre *Mon ami Dalí* de Pierre Cardin)

Dixit

En préface au *Journal d'un génie*, Michel Déon résume l'originalité du peintre :
« (...) ce qui est le plus aimable, et charrin marc, ce sont ses racines et ses antennes. Racines plongées profondément sous terre et a la poste à jette où elles vont à la recherche de tout ce que l'homme a pu produire de succulent (selon un de ses trois mots favoris) en quarante siècles de peinture, d'architecture et de sculpture. Antennes dirigées vers l'avenir qu'elles hument, prévoient et comprennent avec une foudroyante rapidité. Il ne sera jamais assez dit que Dalí est un esprit d'une curiosité insatiable. »
Jean Dutourd de l'Académie française a écrit :

« **Salvador Dalí**, qui était très intelligent, avait compris plusieurs choses qui, généralement échappent aux artistes, la première étant que le talent (ou le génie) est une baraque foraine. Pour attirer les clients, il faut bonimenter, avoir la langue bien pendue, faire des pitreries et des cabrioles sur une estrade. C'est en quoi Dalí, dès ses débuts, excella. Il considérait qu'il était le plus grand peintre du XXe siècle, c'est-à-dire un artiste classique ayant eu la malchance de tomber dans une basse époque de son art. Les Trissotin de l'intelligentsia occidentale et les bourgeois à leur suite faisaient la loi, c'est-à-dire l'opinion.

Il y a deux façons de se concilier ces gens-là, dont dépendent les réputations ; la première est d'être aussi grave qu'eux, aussi imbu de sa dignité. Ils reconnaissent aussitôt un membre de la tribu et savent le lui montrer. L'inconvénient est que pour réussir une telle attitude il faut être soi-même un peu un imbécile, (...) Il ne lui restait que l'autre issue qui est la provocation, c'est-à-dire les extravagances et l'imprévu en pensée autant qu'en paroles, la sincérité brutale, le goût de la facétie, l'iconoclastie à l'égard de tout ce qui est à la mode et de ce fait est intouchable. »

L'historien de l'art Michael Peppiatt écrit à son propos :

« Dalí est passé de la brillance subversive de sa jeunesse à une vacuité grandissante et à un exhibitionnisme rémunérateur. »

Andrew Strauss, expert spécialiste du surréalisme chez Sotheby's, fait remarquer :

« Dalí a travaillé à la construction de sa popularité à l'échelle mondiale. Il a précédé Andy Warhol dans cette stratégie du culte de l'artiste star. »

Thérèse Lacroix, l'épouse et collaboratrice de Marc Lacroix qui durant dix ans rendra visite à de nombreuses reprises à Dalí et à Gala, observa :

« Il était impressionnant par son regard et son port de tête. Il était altier mais amusant, ne se prenait pas au sérieux. »

Citations de Salvador Dalí

- «Je serai un génie et le monde m'admira. Peut-être serai-je méprisé et incompris mais je serai un génie, un grand génie, j'en suis certain.» Déjà, à seize ans, dans ses carnets intimes.
- «Les deux choses les plus heureuses qui puissent arriver à un peintre contemporain sont : primo, être espagnol et secundo s'appeler Dalí : elles me sont arrivées toutes les deux »
- «Là où il y a Dalí, je ne m'ennuie jamais.»

- Dalí disait qu'il faisait des photographies du subconscient peintes à la main : «Ma peinture n'est autre que la photographie en couleurs et à la main d'images super-fines extra-picturales de l'irrationalité concrète.»
- «Je ne fais pas de publicité pour l'argent, mais pour me permettre de passer un an sur un petit tableau.»
- «Avec de l'or, il devient tout à fait inutile de s'engager. Un héros ne s'engage nulle part ! Il est le contraire d'un domestique. Il faut vraiment avoir les dents couvertes de Sartre pour ne pas oser parler ainsi !»
- « Le poète doit, avant que ce soit, prouver ce qu'il dit. »
- « La gare de Perpignan est le centre du monde !» Lors de sa visite le 27 Août 1965 à Perpignan.
- « Picasso est espagnol : moi aussi. Picasso est peintre : moi aussi. Picasso est communiste : moi non plus...» Cette citation aurait inspiré Serge Gainsbourg pour sa chanson « Je t'aime, moi non plus ».
- « La différence entre un fou et moi, c'est que moi je ne suis pas fou. »

Quelques avis de Salvador Dalí

- «Le Corbusier est masochiste et protestant (...) l'inventeur de l'architecture d'autopunition».
- «de tous les élèves de Gustave Moreau, le meilleur est celui qui les enseigne».
- Picasso est responsable de la «laideur généralisée de l'art contemporain».
- Matisse est un «peintre d'algues tout juste bon à favoriser la digestion bourgeoise».